

# MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 10.

MONTREAL, VENDREDI, 6 AOUT 1847.

No. 62

## DÉVOUEMENT DU PRÊTRE CATHOLIQUE DANS LES

TEMPS D'ÉPIDÉMIE.

*Charles Borromée, de Belsunce, de Québec.*

Je suis votre frère, ne craignez point, ne vous troublez pas de ce qui est arrivé, ne craignez point, j'aurai soin de vous et de vos enfans : *Ego sum frater vester, nolite timere, ego pascam vos et parvulos vestros.*

Oui, nous aurons soin de vos enfans : nous les recueillerons, nous les réchaufferons sur notre sein ; bien plus, nous leur susciterons des mères selon la grâce, pour remplacer celles qu'ils ont perdues selon la nature. Dans l'impuissance de subvenir par nous-mêmes à tant de besoins, nous réclamons, au nom de celui à qui appartient toute paternité sur la terre et dans le ciel, l'assistance de toutes les personnes généreuses, qui se montreront saintement prodigues, saintement jalouses de faire voir tout ce que peut encore la foi catholique pour la félicité sociale. *Ego pascam vos et parvulos vestros.*

*Mand. de Mgr. de Québec, arc. de Paris, au sujet du choléra. 18 avril, 1832.*

Ces noms, qu'un siècle à l'autre apportera toujours glorieux et bénis, parce qu'ils dominent toute l'histoire des misères humaines, sont les noms de trois prêtres catholiques que leurs talents auraient rendus à jamais célèbres, s'ils n'étaient devenus immortels et impérissables, au milieu des vicissitudes de ce bas-monde, par leur dévouement et leur charité. Ils résument à eux seuls la charité toute entière du christianisme et en sont une personification sublime au temps de l'épreuve. La philosophie elle-même, malgré ses préjugés, n'a pu leur ravir le glorieux titre de bienfaiteurs de l'humanité.

Au prêtre catholique, comme à la croix dont il est l'interprète et le dépositaire, il faut des temps mauvais pour le grandir et le glorifier ; dans le calme, la divinité de sa mission demeure inaperçue. Les hommes aveuglés par la prospérité élèvent rarement les yeux en haut. Ainsi, lorsque sur le vaste Océan on vogue à pleines voiles, qu'un doux zéphyr balance doucement le navire et qu'un ciel pur éclaire notre route, oh ! qu'il est difficile de ne pas s'arrêter à considérer les objets qui passent successivement sous nos yeux ! On voudrait toujours jouir de la mer, et le port ne nous apparaît dans le lointain que comme une terre d'exil ; alors la patrie nous est en dégoût, et nous n'aimons pas celui qui vient, ou nous parler de ses douceurs ou nous la faire désirer par le tableau d'un triste naufrage.

Mais, lorsque la tempête est furieuse et la mer grondante, que le mât, les cordages et le gouvernail sont brisés, que le vaisseau est devenu le jouet de s vagues écumantes, que l'éclair sillonne la nue, que les vents furieux se déchangent et qu'une nuit affreuse pèse sur l'humide élément, nous nous précipitons à regretter vivement la terre de notre patrie, et nous appelons à notre consolation tous les souvenirs qui nous la rendent chère.

Ainsi, quand le monde est tranquille et que la vie s'écoule entre les douceurs et les jouissances, on ne pense ni à Dieu, aux prêtres, ses ministres ; on les relègue au fond des temples. Mais la société vient-elle à éprouver le travail de la douleur, on pense à une vie meilleure.

Lorsqu'une de ces calamités effroyables que Dieu tire quelquefois de la coupe de colère, lorsque l'ange de la mort, secouant le linceul du trépas sur l'humanité, décime le monde et le broie comme un mortier, toute illusion s'évanouit. Vainement chercherait-on à repousser le mal : toutes les ressources sont inutiles ; la science elle-même est impuissante ; rien ne résiste au fléau destructeur. C'est le feu de l'abîme qui se nourrit et se fortifie des larmes du désespoir. Alors il se fait dans les rangs de la société une solitude immense. Chacun se retire et fuit pour éviter la contagion ; le prêtre seul reste, parce qu'à lui seul appartient le principe régénérateur de l'existence immortelle, l'espérance, la foi, la charité. En dehors du prêtre, il n'y a qu'une vie matérielle, une vie automatique ; rien de grand, rien de charitable ne bat sous l'épaisse froideur des cultes fabriqués par la main des hommes ; aussi, là, nul dévouement, nulle immolation. Le protestan-

tisme ne peut trouver dans ses ministres un seul exemple de charité, et lorsqu'il veut parler de cette vertu, il est réduit à nous emprunter notre Vincent de Paul : Voltaire l'avait bien reconnu. " Les peuples séparés de la communion romaine, dit-il dans son *Essai sur les mœurs*, n'ont imité qu'imparfaitement la charité généreuse." Les désastres publics, les grandes épreuves de l'humanité, furent toujours funestes à la renommée du clergé protestant. Durant les ravages de la peste, en 1543, les ministres se présentèrent au conseil de Genève, déclarant qu'ils n'avaient pas assez de courage pour aller soigner les pestiférés, priant le conseil de leur pardonner leur faiblesse. Un seul, Mathieu Geneston, offrit d'y aller si le sort tombait sur lui. Partout où sévissait le choléra, l'impuissance du protestantisme à surmonter le danger s'est récemment décelée. On sait en quels lieux il fallait aller chercher les prêtres catholiques ; mois où étaient les pasteurs de l'Eglise réformée ? A New-York, ce n'est ni aux ministres du saint Evangile, ni aux anglicans, que le conseil municipal a voté un hommage de gratitude ; il l'a adressée à d'humbles religieuses catholiques, dont le sublime dévouement s'était, pendant le fléau, multiplié pour toutes les souffrances.

Au seizième siècle, une maladie épidémique étend son réseau sur le diocèse de Milan. Sous les coups du fléau, les hommes tombent par milliers : les vivants ne suffisent plus à ensevelir les morts. Charles Borromée ne quitte pas le champ de la désolation : le jour et la nuit, il est au milieu des pestiférés ; lui-même il leur administre les secours spirituels, après leur avoir prodigué tous les soins de la terre ; vainement on s'efforce de l'arracher à ses ouailles pour conserver sa vie, il ne peut, il ne veut consentir à se séparer de ses enfans.

A Marseille, le fléau exterminateur s'abat impitoyablement sur tous les têtes ; les désespoir suit les pas de l'ange de la mort. De Belsunce quitte son palais ; il se rend dans les lieux où l'épidémie sévit avec plus de violence, et comme un père tendre, il compte les palpitations du cœur, calcule le progrès du mal, et ne se retire du chevet du malade que quand l'âme s'est envolée dans l'autre monde.

Ce dévouement sublime n'a-t-il pas été récemment imité et surpassé, en quelque sorte, par ce prélat dont l'Eglise de Paris a si vivement senti la perte, et qui n'aurait jamais pu être consolée, si le ciel, dans sa miséricorde, ne lui avait donné un successeur rempli de ces qualités heureuses qui font les grands évêques et les grands saints ?

La révolution de juillet venait de s'accomplir ; les deux partis étaient encore en présence de l'arme au bras ; vainqueurs et vaincus étaient encore là, tout palpitant sous l'impression de l'étonnement ; car les uns ne pouvaient pas plus se rendre raison de leur victoire que les autres de leur défaite. Fidèle à sa conscience et son caractère de prêtre, Monseigneur de Québec était resté entièrement étranger à toute intrigue ; seulement, il ne fit pas comme plusieurs autres, il ne renia pas le passé ; il accepta avec silence et résignation le présent comme Dieu le lui envoyait, se souciant peu de l'avenir, puisque son espoir n'était pas sur la terre, mais dans le ciel. Cependant, la calomnie le dépeignit au peuple comme un ennemi acharné, un tyran cruel ; et le peuple eut la faiblesse de croire à tous ces mensonges. Aussi, dire tout ce que cet auguste pontife eut à souffrir, c'est une chose impossible. On le chassa de son palais, et puis on pilla, on détruisit ce palais, monument de la foi de nos pères, mémorial de notre antique gloire. On poursuivit le prélat jusque dans sa maison des champs. Alors, on vit un spectacle digne d'une éternelle compassion : le premier pasteur du diocèse de Paris fut sans asile ; errant et fugitif, il n'eut pas où reposer sa tête : douce ressemblance avec celui qu'il aimait. Monseigneur de Québec crut alors devoir soustraire pour un moment à la rage frénétique de ses ennemis : il resta caché.

Cependant, le choléra vint frapper le peuple de la grande cité, comme pour lui faire expier sa crédulité puérile et ses emportemens. A la première nouvelle de l'épidémie, l'archevêque rompt le ban auquel l'avaient condamné les mauvaises passions. Il sort de sa solitude ; nouveau Jérémie apparaît sur les débris de la populace parisienne. Ne croyez pas qu'il vienne insulter aux désastres publics, qu'il vienne exhaler sur la couche du pauvre peuple la rancune de sa haine ; lui, prêtre de Jésus-Christ, il ne saurait pardonner et bénir : la prière et l'amour sont ses armes. Cette fois, il oublie le passé ; il se livre corps et âme à ses chers cholériques. Sa maison, il ne peut la donner, on la lui a ravie ; il aura d'autres ressources : Confians n'est pas entièrement détruit ; il donne tout ce qui a survécu au